

gous a une cause des plus futiles : un mot dit de travers, une parole trop légèrement prononcée, un regard mal interprété.

—Oui, monsieur, mais, dans ce cas, on ne cherche pas à cacher la cause de la rencontre.

Elle resta un moment silencieuse, agitée.

—Non, voyez-vous, non, reprit-elle, cela n'est pas clair, et dans la circonstance présente, ce qu'il me faut, ce que je veux, c'est la clarté en tout.

—Je ne saurais vous blâmer, madame, d'avoir des susceptibilités et de chercher à vous entourer de tous les renseignements nécessaires ; étant donnés les projets de monsieur votre fils, c'est votre droit de vouloir être complètement éclairés.

—Mon droit et mon devoir, monsieur.

—Parfaitement, madame.

—Une mère ne saurait être trop prudente.

—Malheureusement, madame, je n'ai pu vous dire ce que je savais.

—Oh ! vous m'avez fourni de très précieux renseignements, monsieur Gaudry, et je vous en remercie mille fois, au nom du bonheur de mon fils. Je l'avoue, il m'est pénible ne me livrer à cette délicate enquête, ce n'est pas sans quelque répugnance que je fouille dans le passé de Mme Clavière ; mais il le faut, j'y suis forcée.

Encore une fois, monsieur, je vous remercie des renseignements que vous avez bien voulu me donner et que j'espère pouvoir bientôt compléter.

Mme Joubert s'était levée. Elle échangea encore quelques paroles de politesse avec le notaire et se retira.

.....
Dans le salon d'une de ses amies intimes, femme d'un très opulent financier, Mme Joubert avait rencontré souvent un journaliste très connu et très répandu dans le monde de la finance. Il se nommait Coffard. Il appartenait à un journal politique et quotidien, le plus important des journaux parisiens, le plus important par le nombre de ses abonnés et de ses acheteurs au numéro, par le produit de ses annonces, par l'esprit de ses chroniqueurs, le choix de ses romans feuilletons et surtout par le flair étonnant de son directeur, qui savait découvrir le talent où les autres ne voyaient rien.

Le lecteur va penser que je veux parler du *Figaro*, mais non. A cette époque le *Figaro*, de Villemessant, était une sorte de revue hebdomadaire exclusivement littéraire. Le *Figaro* d'aujourd'hui, journal quotidien, politique, littéraire et mondain n'existe que depuis 1866. Le *Figaro* hebdomadaire a disparu le jour où le *Figaro* quotidien est né. Le vieux *Figaro* mourait pour laisser son nom, son titre, si vous aimez mieux, au jeune *Figaro* dont on prévoyait déjà le brillant avenir.

Oh ! je ne fais pas une réclame au célèbre journal, il n'en a pas besoin.

J'ai été un peu de la maison, et en parlant ici du *Figaro* à mes lecteurs, j'adresse un hommage à la mémoire de deux hommes que j'ai aimés : MM. de Villemessant et Auguste Dumont. Je paie une dette de cœur.

Que cette courte digression me soit pardonnée, je reviens à mon journaliste.

Coffard était chargé spécialement des informations de son journal et avait sous ses ordres une escouade de reporters toujours debout, allant ici, allant là, courant quand il le fallait, se montrant partout. Aussi la dite feuille était-elle la mieux informée de tous les journaux de Paris ; c'était certainement beaucoup à cela qu'elle devait son succès.

Coffard, par les yeux et les oreilles de ses reporters, voyait tout, entendait tout, savait tout. C'était Argus.

Cependant, en ce temps là, le reportage n'était pas à beaucoup près ce qu'il est de nos jours. Le reporter, alors, n'était qu'un pauvre diable mal vêtu, dédaigné, méprisé, passant inconnu dans la foule, ayant souvent la famine au ventre, car il ne gagnait pas toujours assez pour remplacer les souliers qu'il avait usés à courir aux quatre coins de la ville.

Aujourd'hui, ce n'est plus cela. Le reportage a pris l'importance d'une institution, le plus humble reporter est un per-

sonnage, c'est quelqu'un. Le reporter est connu, considéré, bien payé ; les hauts fonctionnaires de l'Etat lui font les yeux doux ; il est de toutes les cérémonies, de toutes les fêtes, il a ses entrées partout ; il va dans le monde, est reçu chez les ministres ; c'est une autorité, on le respecte.

Mme Joubert, avons-nous dit connaissait Coffard et c'est à lui qu'elle avait résolu de s'adresser afin de compléter les renseignements qu'elle devait à l'obligation du notaire de Garches.

Elle avait commencé son enquête, il fallait immédiatement la continuer.

Or, dès le lendemain de son entrevue avec Me Gaudry, elle se présenta au domicile de Coffard.

XII

MONSIEUR COFFARD

L'homme des informations reçut Mme Joubert avec courtoisie, la fit entrer dans son cabinet, et quand elle se fut assise.

—Madame, lui dit-il, votre visite me dit que vous avez quelque chose à me demander ; veuillez me dire comment je puis vous être agréable.

—Monsieur, il s'agit de certains renseignements...

—C'est beaucoup pour cela, j'ai des visites, fit-il en souriant.

—Ces renseignements dont j'ai besoin, monsieur, j'espère les obtenir de vous.

—Si je les possède, madame.

—Vous savez tout, monsieur.

—Beaucoup de choses, madame, mais pas tout.

—Monsieur, il y a trois ans, un duel, qui a eu un assez grand retentissement, a eu lieu dans le bois de Saint Cucufa, près de Rueil.

—Ah ! oui, le duel André Clavière.

—Vous vous souvenez ?

—Très bien ; c'est moi-même, en personne, qui ai suivi toute cette affaire.

—Alors vous le connaissez dans tous ses détails ?

—Oui, madame. Le malheureux André Clavière a été mortellement blessé et a rendu l'âme quelque jours après dans la maison de la Jonchère où il avait été transporté. Et quelques mois avant de mourir, André Clavière avait épousé Mlle Marie Sorel.

—Ah ! elle se nommait Marie Sorel ?

—Vous l'ignoriez ?

—Oui, et bien d'autres choses encore, sans doute. Eh bien, monsieur, c'est précisément sur Mlle Marie Sorel, aujourd'hui Mme Clavière, et pour des raisons extrêmement délicates, que je dois pas vous faire connaître encore, que je désire avoir des renseignements.

—Je suis prêt à vous donner tous ceux que j'ai pu recueillir.

—Merci, monsieur. On m'a dit que Mlle Sorel était pauvre, qu'elle avait été ouvrière.

—Oui, madame, ouvrière couturière.

—Puis demoiselle de magasin.

—Dans une maison de confiserie du boulevard des Italiens.

—Est-ce que les journaux ont raconté tout cela ?

—Non, madame, non ; les journaux, au contraire, ont très peu parlé de Mlle Sorel.

—Ah !

—Il y avait là, madame, une grande douleur à respecter ; cette belle jeune femme, veuve après quelques mois seulement de mariage, intéressait tout le monde. Les journalistes, madame, ont aussi leurs sentiments de délicatesse.

Mme Joubert s'inclina.

—Sans s'être entendus, madame, continua Coffard, ils n'ont écrit et fait connaître au public qu'une faible partie de ce qu'ils savaient.

—C'était très bien. Cependant, monsieur, pour expliquer le mariage quelque peu étrange, dit-on. MM. les journalistes ont dû dire que Mlle Sorel s'était compromise avec M. Clavière.

—Aucun d'entre nous, madame, ne se serait permis une pareille calomnie.